



HAL
open science

La part d'ombre de l'analyse du discours

Marie-Anne Paveau

► **To cite this version:**

Marie-Anne Paveau. La part d'ombre de l'analyse du discours. Gilles Philippe; Johannes Angermuller. Analyse du discours et dispositifs d'énonciation. Autour des travaux de D. Maingueneau, Lambert-Lucas, 2015. hal-01163504

HAL Id: hal-01163504

<https://sorbonne-paris-nord.hal.science/hal-01163504v1>

Submitted on 13 Jun 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

La part d'ombre de l'analyse du discours. Des études pornographiques et autres côtés obscurs

Marie-Anne Paveau, Université de Paris 13 Sorbonne Paris Cité, EA Pléiade

« Il faut faire apparaître l'intelligible sur le fond de vacuité et nier une nécessité, et penser que ce qui existe est loin de remplir tous les espaces possibles ».

Michel Foucault, « De l'amitié comme mode de vie », 1981.

Le choix pour un linguiste d'objets de travail non légitimés par les mainstreams et les institutions est toujours périlleux, sauf si sa position le protège. Par position, j'entends position institutionnelle bien sûr (avoir un poste, détenir du pouvoir, bénéficier d'une notoriété, être un chercheur « bankable ») mais aussi position personnelle, plutôt une posture dans ce cas, née de choix politiques, moraux, existentiels (préférer l'invention à la répétition, les objets rugueux aux objets lisses, l'inexploré au parcouru). J'écarte une posture qui me semble trop superficielle pour être intellectuellement honnête, celle qui consiste à choisir des objets réputés illégitimes pour leur rentabilité narcissique plus que pour leur richesse épistémologique.

Au cours de la soutenance d'HDR de François Perea en novembre 2013, consacrée aux « sujets sensibles »¹, Dominique a fait plusieurs remarques sur cette question, et c'est d'elles que je voudrais partir pour aborder la question de la part d'ombre de l'analyse du discours, c'est-à-dire le travail sur des objets dits scandaleux ou marginaux. François Perea présentait ses travaux sur le discours des alcooliques et la pornographie (voir notamment Perea 2012, 2013a), objets évidemment saillants et un peu sulfureux dans le monde académique, en expliquant qu'ils lui valaient régulièrement des remarques mi-amusées mi-indignées dans la communauté des linguistes ; il s'interrogeait sur la possibilité de la légitimation de ces objets, que Francine Mazière qualifiait pour sa part, non sans humour de classe, d'objets « bourgeois sensibles ». Dominique n'était pas de cet avis : pour lui, le linguiste ne doit pas forcément chercher à neutraliser les objets sensibles, car, je le cite de mémoire, « les objets scandaleux doivent le rester, et on doit les assumer avec leur part d'ombre ». Cette remarque m'a beaucoup frappée et a alimenté mes réflexions épistémologiques sur la dimension socio-morale des approches discursives et de la subjectivité quasiment impensée du choix des corpus et des objets. L'analyse du discours en effet, comme la linguistique en général d'ailleurs, est une discipline peu réflexive, et la question de la dimension sociale, scientifique et institutionnelle des objets, comme celle de l'imprégnation subjective des théories et des méthodes, n'y sont que très peu abordées. C'est sur ce thème que je me propose de faire quelques remarques, qui porteront sur ce que des objets comme la pornographie et la prostitution, considérés sous une perspective féministe, peuvent apporter de bon aux approches discursives.

Analyse du discours et études pornographiques

En France, il existe une longue tradition du mot grivois, liée au purisme et à cet

¹ Université de Paris 13 Sorbonne Paris Cité, le 8 novembre 2013, jury composé de É. Bidaud, L. Greco, D. Maingueneau, F. Mazière, M.-A. Paveau (encadrante) et J.-M. Prieur.

attachement passionnel à la langue qui est presque un trait national tradition s'incarnant dans l'immense corpus des dictionnaires sur la question : on ne compte plus les ouvrages, petits lexiques éphémères ou gros ouvrages de référence, qui traitent de cette inépuisable matière lexicale. Mais hors des listes, des jeux de mots et de ce « parler cul » assez typique d'une culture mâle hétérocentrée à la française, pour laquelle un viol est un troussage de domestique et une main au panier un hommage aux formes féminines, il n'existe guère de lieu où l'on parle sérieusement de cette affaire-là. En 1984, pourtant, l'Américaine Gayle Rubin déclarait déjà : « Il est grand temps de parler du sexe » (Rubin 1984). Parler du sexe, c'est-à-dire ouvrir un champ d'études en sciences humaines et sociales, mais aussi permettre, pour des raisons politiques, éthiques, sociales et culturelles, humanistes en un mot, que le sexe ne soit plus si tabou dans la société américaine comme ailleurs, que le travail du sexe soit reconnu, que les pratiques sexuelles de chacun soient respectées, que la pornographie ne soit plus dominée par une industrie mainstream stéréotypée mais s'ouvre à la créativité des sexualités plurielles ; que la pornographie, enfin, soit considérée comme ce qu'elle est, c'est-à-dire une forme culturelle.

En France, pour le moment, ce sont surtout la philosophie (Ruwen Ogien, Beatriz Preciado) et la sociologie (Marie-Hélène Bourcier, Patrick Baudry, Mathieu Trachman) qui ont accueilli des travaux sur la pornographie, sans que l'étiquette *études pornographiques*, traduction de l'anglais *porn studies*, ne soit encore installée. Aux États-Unis et en Grande-Bretagne, les *porn studies* sont implantées dans les *cultural studies* depuis les années 2000, l'expression ayant été lancée par Linda Williams en 2004 dans le collectif de référence *Porn Studies* (Williams 2004). Au printemps 2014, a été publiée en Grande-Bretagne la première revue académique entièrement consacrée à la question, intitulée *Porn Studies*, fondée par Feona Attwood et Clarissa Smith et publiée par le prestigieux éditeur Taylor & Francis.

Dans ce domaine, Dominique a été un pionnier, à l'insu de tous y compris de lui-même, de son propre aveu : en 2007, il publiait assez discrètement un petit ouvrage chez Armand Colin, *La littérature pornographique*, dans une collection destinée aux étudiants (Maingueneau 2007). Double invisibilité : par l'objet, inconnu de l'analyse du discours littéraire, domaine fondé et structuré par Dominique, et par l'étrangeté du lieu éditorial, puisqu'une collection universitaire accueille plutôt des travaux en cours de disciplinarisation en opérant leur manuélisation, et non des ovnis nichés dans la part d'ombre des lettres et sciences humaines. C'est tout naturellement vers Dominique que je me suis tournée pour soutenir la discussion avec François Perea lors de sa présentation d'HDR, et pour préfacer mon propre ouvrage sur *Le discours pornographique*, tout récemment paru (Paveau 2014). Du coup, comme il me l'a lui-même fait remarquer avec humour, son statut de pionnier des études pornographiques en discours, posé à posteriori, est désormais officiel, su de tous et de lui-même...

Et en effet, l'analyse du discours semble entamer actuellement son « courant pornographique » : outre mon *Discours pornographique*, dans la collection « L'Attrape-corps » de la Musardine destinée notamment à accueillir les jeunes « études pornographiques » françaises, un numéro de la revue *Questions de communication* sera consacré à « la pornographie et ses discours » (Paveau, Perea 2014 à par.), permettant de prendre connaissance des travaux du domaine en analyse du discours, info-com, histoire, littérature. Du côté de la littérature justement, la première synthèse en français intitulée *Introduction aux Porn Studies*, rédigée par François-Ronan Dubois, est parue ce printemps en Belgique aux Éditions des Impressions nouvelles (Dubois 2014). Aux PUF, est également attendu après l'été un ouvrage de Stéphanie Kunert sur la pornographie féministe. La dynamique est bien présente dans l'ensemble des SHS, au risque de devenir une mode ; ces derniers temps en effet, les collectifs sur la pornographie se sont multipliés : un numéro de la revue de jeunes chercheurs *Proteus* (Athassopoulos,

Dejean (coord.) 2013), un autre de la revue du Collège international de philosophie, *Rue Descartes* (Odello (coord.) 2013), un dossier sur le site *nonfiction.fr* (Bourlez, Gaudin (coord.), 2013), et j'en oublie sans doute. Philosophie, sociologie, littérature, géographie, analyse du discours, linguistique, info-com : on assiste à la mise en place d'un véritable domaine en France, très certainement permis par l'heureux développement des études de genre, qui a ouvert des possibles scientifiques auparavant fermés par le lourd académisme hexagonal de la recherche française.

Le regard féministe : une ouverture épistémologique

Les études de genre permettent en effet une articulation entre recherche scientifique et positions politiques, en ce qui concerne tout particulièrement le féminisme et le militantisme LGBT. Dans la synthèse qu'elle a dirigée, *The Feminist Standpoint Theory Reader. Intellectual & Political Controversies*, Sandra Harding explique bien la nature composite du féminisme théorique, comme posture de recherche politique, où le politique constitue un élément scientifique à part entière (Harding (ed) 2004) : « feminism is a political movement and, according to the conventional view [...], politics can only obstruct and damage the production of scientific knowledge. Standpoint theory challenged this assumption », déclare-t-elle dans l'introduction du volume (p. 1), précisant ensuite que la Standpoint theory « set out to explain how certain kinds of politics do not block the growth of knowledge but, rather, can stimulate and guide it » (p. 2). Elle décrit ainsi l'articulation entre théorie et politique : « standpoint theory is a kind of organic epistemology, methodology, philosophy of science, and social theory that can arise whenever oppressed peoples gain public voices » (p. 3).

Pour en revenir à la pornographie, c'est le féminisme qui en a fait un objet scientifique, élaboration qui est passée par le militantisme prosexe de la fin des années 1970 aux États-Unis. Les informations les plus neuves et les plus solides à cet égard figurent dans *The Feminist Porn Book*, ouvrage collectif paru en 2013, sur l'initiative de Tristan Taormino qui en est la principale éditrice. Tristan Taormino est une auteure, journaliste, réalisatrice et éducatrice sexuelle américaine qui promeut la pornographie faite par les femmes dans le cadre du féminisme *proporn* ou *sex positive* tel qu'il a été lancé par les pionnières, les légendaires Annie Sprinkle, Candida Royalle, Betty Dodson, Scarlot Harlot et j'en passe (sur cette histoire, voir Courbet 2012, Dubois 2014 et Paveau 2014). Tristan Taormino a 43 ans, elle appartient donc à la plus récente génération des féministes, elle a réalisé plusieurs films, publié des ouvrages, des textes et des vidéos. Elle alimente un site très riche, Puckerup.com, sous-titré « Tristan Taormino's Sex-Positive Salon », qui accueille de nombreux documents, en particulier des textes de synthèse sur les différentes questions qui se posent aux femmes qui tournent et jouent du porno pour les femmes mais aussi pour les autres.

Ce recueil est un ouvrage fondamental pour comprendre ce qui se passe actuellement dans la pornographie et le féminisme, et pour observer comment la pornographie se construit en objet de recherche, qu'il s'agisse de ses discours, de ses images fixes ou mobiles, ou de ses place et fonction dans les sociétés contemporaines. Dans l'introduction, intitulée « The Politics of Production Pleasure », les quatre éditrices, Constance Penly, Celine Parrenas Shimizu, Mireille Miller-Young et Tristan Taormino, donnent une définition précise de l'objet « pornographie féministe » :

As both an established and emerging genre of pornography, feminist porn uses sexually explicit imagery to contest and complicate dominant representation of gender, sexuality, race, ethnicity, class, ability, age, body type, and other identity markers. It explores concepts of desire, agency, power, beauty, and pleasure at their most confounding and difficult, including pleasure within and across inequality, in the face of injustice, and against

the limits of gender hierarchy and both heteronormativity and homonormativity. It seeks to unsettle conventional definitions of sex, and expand the language of sex as an erotic activity, an expression of identity, a power exchange, a cultural commodity, and even a new politics (Penley *et al.* 2013, p. 9-10).

Cet extrait est une excellente synthèse de la dimension politique de la pornographie féministe : loin de se réduire à une simple modification des scripts et pratiques sexuelles dans le champ du film pornographique, elle permet des actes véritablement politiques, qui touchent d'autres dimensions de la domination et de la stigmatisation comme la race et la classe. Fondamentalement, la pornographie féministe apparaît comme un laboratoire de déconstruction des normes, des légitimités et des pouvoirs construits socialement sur la minoration de certaines catégories d'individus. Et c'est en tant que tel qu'il est un objet pour l'analyse du discours, tout à la fois scandaleux et pertinent.

Dans l'article qu'elles consacrent à la rhétorique antiporn des féministes radicales, « *Emotionna Truths ans Thrilling Side Down : The Resurgence of Antiporn Feminism* », Clarissa Smith et Feona Attwood, les deux fondatrices de la revue *Porn Studies*, abordent l'intéressante question de la scientificité de leur discours :

In what follows, we want to trace the ways in which contemporary antiporn feminism is increasingly rejecting academic terrains of analysis and debate in favor of appeals to common sense and emotional intelligence, precisely because this is the ground on which their arguments find most fertile purchase (Smith, Attwood 2013, p. 47).

On retrouve là l'une des questions fondatrices de l'analyse du discours dite « française », telle qu'elle est dessinée par les tout premiers travaux de Michel Pêcheux par exemple, celle de la distinction entre science et idéologie. En 1969, simultanément au très cité *Analyse automatique du discours*, paraît un autre volume coécrit avec Michel Fichant, *Sur l'histoire des sciences*. La contribution de Michel Pêcheux, « idéologie et histoire des sciences », qui porte sur la physique et la biologie, décrit comment les deux discours, idéologique et scientifique, peuvent se distinguer, et avance le programme de ce qui sera l'essentiel de sa recherche dans les années qui suivent, en compagnie de Paul Henry notamment. Le discours idéologique est celui qui « marche » dans la ronde des discours sociaux, appuyé sur les préconstruits, les évidences sans histoire et les interpellations réussies, pourrait-on dire en termes althussériens. C'est à peu près ce que disent, quarante-cinq ans plus tard, les deux chercheuses féministes britanniques :

Antiporn feminists are not the only participants in public discourse about sex, sexuality, and pornography – they are joined by an assortment of journalists, politicians and activists in shaping the boundaries of what should be discussed, how it should be discussed, what constitute proper evidence, and what constitute the terrain of « the problem » (Smith, Attwood 2013, p. 46).

Un peu plus loin elles définissent le style « idéologique » des conservatrices antiporn comme un « *presentational style* » activant les ressorts émotionnels de la panique morale :

This presentational style is indicative of the scenarios constructed by conservative groups in the creation of sex panics more generally. Understanding this style is important because it demonstrate how antiporn feminism operate as a particular form of knowledge and how sex panic style is central to its appeal, and suggests why, despite having no credible intellectual position or evidence base, antiporn feminism is compelling for some (Smith, Attwood 2013, p. 48).

Clarissa Smith et Feona Attwood mettent donc l'accent sur le style discursif et même de

pensée des discours antipornographiques, qui rejettent la preuve méthodologique par l'analyse et l'observation des pratiques, pour se fonder sur des cas particuliers (le fameux cas de Linda Lovelace par exemple) et la recherche de l'indignation et du dégoût chez le public. Leur travail, appuyé sur leur militantisme, constitue une ouverture épistémologique : elles élaborent la pornographie féministe comme objet d'analyse pour les sciences humaines et sociales au sein de l'espace des *porn studies*, auxquelles elles sont en train d'attribuer un lieu tout à fait légitime de publication et de diffusion. En cela, elle réalisent bien le programme décrit spontanément par Dominique : assumer les objets scandaleux avec leur part d'ombre.

Putes et salauds : brève anatomie d'un événement discursif

Je termine cette exploration des ombres discursives en abordant le corpus des discours sur la prostitution et des prostitué.e.s. En octobre 2013, au cœur du débat sur la pénalisation des clients de prostitué.e.s en France, la publication d'un « Manifeste des 343 salauds »² a déclenché un événement discursif de type sociomoral, autrement dit un ensemble de métadiscours, comportant des jugements mettant en jeu les normes et les valeurs. L'événement discursif de type moral est l'un de mes objets de travail, élaboré dans *Langage et morale* (Paveau 2013), qui tente d'intégrer la dimension morale à la linguistique. J'ai donc été attentive à ce phénomène à partir d'un double point de vue : l'éthique des vertus discursives et la prise en compte des discours autour du travail du sexe, dont relèvent bien sûr autant la pornographie que la prostitution, dans la perspective des études pornographiques.

L'événement discursif déclenché à partir du « Manifeste des 343 salauds » n'est pas purement moral, il porte de multiples dimensions, en particulier politique, sociale, culturelle, et, entre autres, morale. C'est dire la richesse de ce corpus, inversement proportionnelle à l'illégitimité du sujet : si la pornographie déclenche des sourires railleurs et des indignations légères (après tout, qui pourrait sérieusement nier son goût pour les spectacles de jambes en l'air, aussi gonzos soient-ils ?), la prostitution, parce qu'elle charrie les stigmates de l'avilissement du corps, les stéréotypes de l'esclavage sexuel et les mille dégoûts attachés à toute relation entre corps et commerce, correspond vraiment à ce que Dominique appelle « la part d'ombre », et c'en est certainement un des coins les plus sombres.

De ce débat autour du texte du magazine *Causeur*, je retiens plusieurs traits, pas forcément spécifiques aux discours sur/de la prostitution, mais dont l'analyse permet de caractériser les discours autour de la question des services sexuels.

Tout d'abord, l'appel à la mémoire discursive. On sait que la reprise de mémoires discursives connues, véritable entreprise de récupération de signifiants et de symboles antérieurs pour soutenir l'argumentation et produire de la persuasion est assez habituelle dans les discours polémiques. Les scripteurs du « Manifeste des 343 salauds » empruntent cette voie-là en inscrivant leur titre dans le schéma du titre du manifeste féministe pro-avortement de 1971, en tout cas tel qu'il avait été reformulé de manière bienveillante par *Charlie Hebdo* illustré par Cabu, dans un numéro estampillé « spécial salopes » : « Qui a engrossé les 343 salopes du manifeste sur l'avortement ? ». Ce titre célèbre avait été à la source de l'appellation courante de *manifeste des 343 salopes*. Le texte de 2013 reformule *salopes* en *salauds*, posant cependant une fausse symétrie : alors que le mot *salope* est resignifié depuis longtemps, en particulier grâce à *Charlie Hebdo* d'ailleurs, et plus tard grâce à tout le mouvement de « *reclamation* » (forme langagière de la resignification) des termes *slut*, *salope* et *vadias* au Brésil par exemple,

² Pour une analyse détaillée de cet événement et la liste des textes du corpus, voir Paveau 2013.

salaud n'est pas resignifié, ce qui veut dire que *salaud* veut toujours dire... ce qu'il veut dire.

Deuxième trait, le recours à l'analogie comme argument. Dans un billet incisif et militant, Marie Donzel, chère d'entreprise et blogueuse comme elle se désigne, livre une analyse fine de ce procédé et écrit : « L'intention des "343 salopes" de 1971, c'était d'affirmer le droit de chacun-e à disposer de son corps. L'intention des signataires du "Manifeste des 343 Salauds", c'est d'affirmer un droit à disposer du corps de l'autre. » (Donzel 2013). À un combat pour le droit de disposer de son corps, dans le cadre de la lutte pour l'obtention de droits pour la santé sexuelle et procréative, de la lutte pour la diffusion de la contraception, les signataires du « Manifeste des 343 salauds » associent donc ce qu'ils appellent un « droit » de faire appel aux services sexuels des prostituées, ce qui est, politiquement, idéologiquement et socialement parlant, exactement contradictoire avec le droit des femmes de disposer de leur corps. Dans le manifeste des femmes de 1971 on pouvait lire par exemple : « 5.000 d'entre nous meurent [chaque année] ». De quoi invalider l'analogie sans nécessité d'argumenter...

Enfin, troisième trait : l'appel, dans nombre de réactions au manifeste de *Causeur*, au prédiscours de la sacralité du corps, et du sexe en particulier, qui soulève la question de la forme normée, normale et légitime de la sexualité. Alors que les signataires revendiquent leur droit de payer des services sexuels, nombre de locuteurs, en particulier les féministes abolitionnistes, s'offusquent de la commercialisation du corps et en font une cause directe de « l'avilissement » des corps, féminins pour la plupart, par la prostitution. Mais en quoi payer pour jouir poserait un problème, si ce n'est en vertu, c'est le cas de le dire, de cette fameuse sacralisation du sexe, qui jette l'opprobre sur toute pratique qui ne correspond pas au « cercle magique » (« *charmed circle* ») des pratiques vanillées (« *vanilla sex* »). Dans leur article du *Feminist Porn Book*, Clarissa Smith et Feona Attwood expliquent cette distinction à propos de la pornographie, mais leurs analyses peuvent parfaitement être transférées sur la prostitution :

As Gayle Rubin wrote in 1984, much discussion on sexuality is based on the idea of a « charmed circle », characterized by sex that is heteronormative, vanilla, procreative, coupled, taking place between people of the same generation, at home, involving bodies only, and avoiding commerce and pornography. Beyond this lie the « outer limits » of sex : promiscuous, nonprocreative, casual, nonmarried, homosexual, crossgenerational, taking place alone or in groups, in public, involving S/M, commerce, manufactured objects, and pornography (Smith, Attwood 2013, p. 50).

Cette idéologie du sexe sacralisé et de la sexualité normée tire largement son origine des principes religieux, fondés sur l'idée que le corps de l'homme ne lui appartient pas, puisqu'il est la créature de Dieu. Patrick Pharo, auteur d'un récent ouvrage sur le mariage et la prostitution, *Ethica erotica*, résume bien la question dans un article du quotidien *Libération* :

Si l'on accepte aussi de prendre un peu de recul anthropologique ou éthologique, on verra que l'échange de service sexuel contre des biens non sexuels est une donnée de base des échanges économiques [...]. Et puisqu'un échange implique la réciprocité, on voit mal comment et pourquoi les cadeaux, les avantages, les soutiens, l'argent ou tout autre bien non sexuel ne pourraient jamais être un équivalent légitime du service sexuel. Il paraît même étrange que, dans un contexte général de libéralisation des mœurs et de la sexualité, le désir sexuel « égal » des partenaires puisse devenir un obstacle de principe à l'échange de sexe contre tout autre bien – comme si la promotion sociale de la libido en était aussi devenue une forme de sacralisation (Pharo 2013, en ligne).

L'événement discursif autour de l'affaire des « 343 » amène donc à la surface des discours nombre de représentations fortement appuyées sur des préconstruits

idéologiques et religieux. Mais, et ce sera le quatrième et dernier trait de ce débat, quasiment tous les discours produits sont des discours en troisième personne, c'est-à-dire de non-prostitué.e.s qui parlent des prostitué.e.s en troisième personne. Les paroles en première personne existent bien, cependant, qu'il s'agissent de témoignages publiés, de blogging (Morgane Merteuil tient un blog de débats, *Langues de putes* ; Salomé écrit des textes importants sur *Mélange instable*), de textes militants (Thierry Schaffhauser et Maîtresse Nikita ont publié *Fières d'être putes* en 2007), pour ne citer que quelques exemples.

Comme pour la pornographie, la majeure partie des discours tenus et médiatisés, donc connus à propos de la prostitution sont des discours *sur*, et non des discours *de*. C'est un trait définitoire des discours « sombres » : ils sont inaudibles, car inouïs, au sens premier du terme. Et c'est sans doute l'acceptation de leur « obscurité » qui permettra de les explorer au même titre que les corpus habituels et légitimes de l'analyse du discours (les discours littéraire, médiatique, politique). Sur ce point, nous sommes plusieurs à avoir entendu le conseil de Dominique, et à en avoir aimé sa liberté.

Références

- Athanassopoulos V, Dejean G. (coord.), 2013, dossier « Pornographies. Entre l'animal et la machine », *Proteus*, revue en ligne : <http://www.revue-proteus.com/Proteus05.pdf>
- Bourlez F., Gaudin A. (coord.), 2013, Dossier « Penser le porno aujourd'hui », *nonfiction.fr*, http://www.nonfiction.fr/article-6604-dossier_penser_le_porno_aujourd'hui.htm
- Courbet D., 2012, *Féminismes et pornographie*, Paris, la Musardine.
- Donzel M., 30 octobre 2013, « "343 salauds" emmenés par Beigbeder insultent le combat pour les droits des femmes », *Ladies & Gentlemen* [blog], <http://blog.francetvinfo.fr/ladies-and-gentlemen/2013/10/30/343-salauds-emmenes-par-beigbeder-insultent-le-combat-pour-les-droits-des-femmes.html>
- Dubois F.-R., 2014, *Introduction aux Porn Studies*, Bruxelles, Les impressions nouvelles.
- Foucault M., 1981, « De l'amitié comme mode de vie », entretien avec R. de Ceccaty, J. Danet et J. Le Bitoux, *Gai Pied* 25, p. 38-39.
- Harding S. (ed), 2004, *The Feminist Standpoint Theory Reader. Intellectual & Political Controversies*, London, Routledge.
- Maingueneau D., 2007, *La littérature pornographique*, Paris, Armand Colin.
- Odello L. (coord.), 2013, « Pour une autre pornographie », Rue Descartes 79, http://www.ruedescartes.org/numero_revue/2013-3-pour-une-autre-pornographie
- Paveau M.-A., 4 novembre 2013, « Pauvres salauds, putes libres », *La pensée du discours* [Carnet de recherche], <http://penseedudiscours.hypotheses.org/?p=490>
- Paveau M.-A., 2014, *Le discours pornographique*, Paris, La Musardine, coll. « L'Attrape-corps ».
- Paveau M.-A., Perea F. (dir), 2014, « Le discours pornographique », *Questions de communication* 25.
- Penley C., Parrenas Shimizu C., Miller-Young M. & Taormino T., 2013, « The Politics of Producing Pleasure », in *The Feminist Porn Book. The Politics of Producing Pleasure*, New York, The Feminist Press, p. 9-20.
- Perea F., 2012, « Les sites pornographiques par le menu : pornotypes linguistiques et procédés médiatiques », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 7 | Printemps 2012, mis en ligne le 01 juin 2012, Consulté le 18 août 2012. URL : <http://gss.revues.org/index2395.html>
- Perea F., 2013a, « Les échanges dans les forums de masturbation internationaux : relations et scripts autour de l'acte corporel intime virtuel », dans Dervin F. (dir.), *Relations intimes interculturelles*, Paris, Éditions des Archives contemporaines, p. 115-138.
- Perea F., 2013b, *Sujets sensibles*, mémoire pour l'HDR, Université de Paris 13 Sorbonne Paris Cité, non publié.
- Pharo P., 2 juillet 2013, « Ce que la société doit aux putes », *Libération*, http://www.liberation.fr/societe/2013/07/02/ce-que-la-societe-doit-aux-putes_915433

Rubin G., 1984, « Thinking Sex. Notes for a Radical Theory of the Politics of sexuality », in Carol S. Vance, *Pleasure and Danger. Exploring Female Sexuality*, Routledge and Keagan Paul, trad. française par F. Bolter « Penser le sexe », dans Rubin G., 2010, *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, Paris EPEL, p. 135-224 (avec une postface de 1992).

Smith C., Attwood F., 2013, « Emotional Truths and Thrilling Side Shows : The Resurgence of Antiporn Feminism », in *The Feminist Porn Book. The Politics of Producing Pleasure*, New York, The Feminist Press, p. 41-57.

Taormino T. et al (eds), 2013, *The Feminist Porn Book. The Politics of Producing Pleasure*, New York, The Feminist Press.

Williams L. (ed.), 2004, *Porn studies*, Durham, Duke University Press.